



NOUVELLE REVUE

THÉOLOGIQUE

74 N° 1 1952

La Bienheureuse Thérèse Couderc et les Exercices Spirituels de Saint Ignace

Léon DE CONINCK (s.j.)

p. 49 - 62

<https://www.nrt.be/en/articles/la-bienheureuse-therese-couderc-et-les-exercices-spirituels-de-saint-ignace-2574>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

La Bienheureuse Thérèse Couderc et les Exercices Spirituels de Saint Ignace

Le 4 novembre dernier, fut béatifiée la fondatrice de la Congrégation de N.D. du Cénacle, la Mère Thérèse Couderc. La sainteté dont l'Eglise vient de reconnaître solennellement le caractère héroïque est intéressante à plus d'un titre. C'est d'abord une sainteté de fondatrice, mais d'un genre bien particulier : car la Mère Couderc a été très tôt écartée de toute participation active au gouvernement de sa congrégation et reléguée dans l'ombre, dans la « nuit obscure ». C'est ensuite une sainteté manifestement puisée aux Exercices spirituels de saint Ignace : si bien que la vie de la nouvelle bienheureuse, sa vie extérieure autant que sa vie intérieure, en constitue un lumineux commentaire. Peut-être même est-il permis de penser que Dieu, par le déroulement tragique de cette vie religieuse, voulait faire de Thérèse Couderc, la Mère de l'« esprit » du Cénacle, plutôt que la « constituante » des règles et coutumes, armature extérieure qui protège l'esprit. C'est enfin une sainteté qui montre à l'évidence — ce que l'on a parfois contesté — que les Exercices spirituels de saint Ignace sont parfaitement appropriés à l'âme féminine. La raison d'être du Cénacle qui veut rendre accessible aux femmes la retraite et la spiritualité ignatienne, s'en trouve justifiée merveilleusement.

Nous voudrions faire de ces lignes un hommage à l'illustre et bienheureuse octogénaire, en même temps qu'une indication aux prédicateurs appelés à donner les Exercices à des auditoires féminins.

I. LE CENACLE ET LES EXERCICES SPIRITUELS DE S. IGNACE

Il y a des congrégations religieuses, qui desservent des maisons où l'on accueille des retraitantes auxquelles un prêtre vient proposer des sujets de méditations : sortes d'hôtelleries spirituelles, institutions fort bienfaisantes. Ainsi commença à La Louvesc, vers 1826, ce qui devait devenir le Cénacle. D'innombrables pèlerins accourant au tombeau de saint François Régis, un missionnaire diocésain, le P. Terme, se désolait de ce que l'encombrement qui en résultait, faisait coucher au hasard des logis hommes et femmes, pêle-mêle. On devine les excès ! Comme il venait de réunir de pieuses jeunes filles pour faire la classe aux petits montagnards du Velay, le P. Terme en appelle quelques-unes à La Louvesc pour y tenir une auberge réservée seulement aux femmes. Ce serait comme un de ces hospices, que le moyen âge avait multipliés, près des grands sanctuaires et sur

les routes qui y conduisaient. La Sœur Thérèse Couderc en fut promue supérieure.

Elle déclara bientôt au P. Terme qu'il y a incompatibilité entre les fonctions d'aubergiste et les obligations élémentaires d'une communauté religieuse. Il y aurait un remède : ce serait de n'admettre à la « maison S. Régis » que les femmes décidées à faire, avec l'aide des religieuses, une neuvaine ou un triduum de prières. Le saint prêtre se rendit incontinent à ces raisons. La maison n'abrita plus que les « Neuvainistes ». Mais voici que M. Terme — qui devait mourir aspirant jésuite — s'en fut faire un octiduum à Vals. Il était impulsif, mais nullement fantaisiste. Bouleversé par cette retraite, il rentre à La Louvesc et, sans crier gare, force la Mère Couderc et deux autres religieuses à faire, sous sa conduite et à l'aide des feuillets qu'il avait transcrits pendant sa retraite, les Exercices de saint Ignace. Quand elles eurent terminé, il leur déclara intrépidement que désormais on donnerait aux « Neuvainistes » les Exercices spirituels ! Le Cénacle était fondé, dont le but principal serait de donner aux femmes la retraite de saint Ignace.

La première « Constitution » écrite par le P. Terme est formelle : les Cénacles seront ouverts aux jeunes filles qui cherchent leur vocation, aux mères de famille et aux célibataires qui voudront renouveler leur ferveur. On organisera des retraites communes données par les prêtres, mais surtout on donnera des retraites particulières, ce qui est bien plus conforme aux idées de saint Ignace. Or, s'il faut donner à chacun ce qui lui convient selon son temps, ses besoins et sa capacité, cela ne pourra se faire en particulier aux femmes que par des femmes. Très sagement, le P. Terme ne s'en tint pas à l'initiation très rapide et forcément sommaire, qu'il avait pu donner lui-même à ses filles. Il demanda et obtint les secours les plus variés et les plus précieux des Pères de la Compagnie : on vit successivement — et longuement — venir à La Louvesc les PP. Delage, Angry, Nivet, Laurent, Clavel, Ceylerette et surtout le P. Renault. Sa très belle retraite manuscrite est encore en usage au Cénacle.

Cette transformation de la Maison de La Louvesc en maison de retraite provoqua la division de la fondation religieuse du P. Terme en deux branches. L'une continue d'être enseignante ; l'autre se consacre aux retraites. La séparation ne se fit pas sans peine : je n'ai pas à raconter ce drame de la vie de la Mère Couderc.

Lorsqu'on soumit à Rome les constitutions définitives du Cénacle, l'idée première et fondamentale fut consacrée. Au n° 21 du « Plan général » on lit : « Entre les divers moyens donnés à l'Institut pour secourir les âmes, les retraites spirituelles et l'enseignement de la doctrine spirituelle sont les principaux... ». Le n° 22 précise : « Habituellement la méthode suivie dans les retraites est celle de l'admirable livre des Exercices spirituels de saint Ignace... ». Rien de plus

clair : le Cénacle est fondé pour que les femmes puissent faire les Exercices spirituels de saint Ignace.

II. LES EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE SONT-ILS ADAPTABLES AUX FEMMES ?

Voici donc une congrégation, unique en son espèce, dont la raison d'être est de donner au « *devotus femineus sexus* » la possibilité de se former par les Exercices de saint Ignace. Mais la question se pose aussitôt : est-ce possible ? La perspective des Exercices n'est-elle pas essentiellement masculine ? Le P. Renault voyait déjà l'objection. L'idée première est la guerre spirituelle, la conquête du monde... Les tentations prévues ne sont-elles pas spécifiquement masculines aussi : désir de faire fortune et carrière ?...

Il est incontestable qu'on a souvent opéré pour les retraites, comme pour les programmes d'études. Quand l'heure de la promotion de la femme eut sonné, les « Humanités » leur furent ouvertes. Peut-on dire « accessibles » ? Selon le mot incisif de Chesterton l'adaptation à la jeune fille des études jusqu'alors réservées aux garçons a consisté à faire « tout pareil » ! Pour « former » les jeunes hommes, on leur faisait subir l'influence de Xénophon, Tite-Live, César... Tous ces récits militaires, et les discours politiques ou judiciaires de Cicéron et Démosthène, étaient censés préparer à la vie réelle les hommes de demain. Mais quelle formation spécifiquement « humanisée » — c'est-à-dire « féminisée » — pouvait résulter des mêmes auteurs et des mêmes objets pour la femme ?...

Fera-t-on de même pour la vie religieuse ? Une discipline spirituelle, conçue, semble-t-il, pour former à l'apostolat des docteurs en théologie ou des hommes (19^e Annot.) « retenus par les affaires publiques ou des occupations importantes », est-elle, sans plus, applicable aux femmes ? Pas un mot dans le livret de saint Ignace n'est écrit dans la supposition qu'on puisse avoir comme « sujet » une femme. Alors ?

Il faut examiner de près et chercher si l'essentiel de la doctrine, avec certaines modifications de forme et de présentation, n'est pas valable pour la femme telle que nous la voyons aujourd'hui.

1. *Le but des Exercices.*

Le but est, très certainement, de connaître la volonté de Dieu sur le sens à donner à sa vie. On veut trouver et suivre sa vocation, comprise comme une réponse à l'appel divin, comme appel à l'apostolat.

Or, de nos jours, la vocation féminine s'est singulièrement amplifiée et diversifiée.

Quelle variété dans les formes de la vie religieuse : contemplative

(et de combien de façons!), pénitente... active (enseignement à tous les degrés, hospitalisation, charité visiteuse, missionnaire...) ! La formation d'une religieuse ne comprend plus seulement une initiation aux habitudes de chaque communauté, mais encore des études techniques, universitaires... La vie laïque féminine n'est pas moins complexe. Tous les métiers et toutes les professions sont accessibles. La femme joue un rôle — et non des moindres — dans la vie publique comme dans la vie sociale.

Une retraite qui doit faire trouver la vocation répondant aux intentions divines, s'impose donc aussi bien à la femme qu'à l'homme. Or saint Ignace veut aider « à régler sa vie, sans se déterminer par aucune affection qui soit contraire à l'ordre »... Alors...

2. Les dispositions essentielles pour faire de sa vie un service de Dieu et non de ses intérêts propres.

L'ensemble des trente jours veut enflammer l'âme d'un amour sincère et réel pour le Christ-Sauveur : ce qui implique un désintéressement total, un refus délibéré de donner comme but aux efforts et à l'activité humaine les avantages pécuniaires ou les honneurs et préséances : c'est-à-dire « arriver ». Jadis, pour les hommes qui songeaient, par exemple, à la cléricature : c'étaient prébendes et dignités...

Maintenant n'y a-t-il pas des mariages d'argent... ou d'intérêt (fusions d'affaires et d'entreprises...) ? Combien ne se décident pas pour des métiers et des professions, sans avoir, ni même désirer avoir, les aptitudes et compétences nécessaires — uniquement fascinés par le rapport ?... Combien s'engagent dans des professions sans tenir aucun compte des dangers que pourraient y courir leur foi... leurs mœurs ?...

Une des raisons pour lesquelles il y a moins de vocations supérieures, ne serait-ce pas la fascination des métiers lucratifs ?...

A l'intérieur même des communautés religieuses, le souci financier ne joue-t-il pas un rôle exorbitant ?... La commercialisation de l'hospitalité : est-ce un mythe ?... Les protestations des fidèles eux-mêmes contre le « culte de l'argent » sont vraiment trop universelles pour n'avoir aucun fondement... L'orgueil n'est-il pas un fléau redoutable, encore qu'il soit bien camouflé ? Toutes les disputes et rivalités entre organisations et œuvres, entre les clergés... sont-elles uniquement une pure émulation pour la gloire de Dieu ? On pourrait vraiment accumuler les exemples du principe : « Ote-toi de là que je m'y mette », commandant combien d'attitudes ? Et ces erreurs lamentables ne sont pas un monopole masculin, tant s'en faut.

Tout le monde, aussi bien le féminin que le masculin, a tout intérêt à se livrer à la culture intensive du désintéressement total, de l'amour vrai du Christ par le service chevaleresque du Christ.

3. *Les diverses méditations et leur adaptation aux besoins spirituels de la femme.*

a. — *Le fondement* pose les principes qui sont comme le postulat « indiscuté » de l'apostolat : Dieu est conçu comme le Seigneur à servir, « Le Roi du céleste Royaume ». — La vie, comme un « hommage », au sens féodal du mot. Les deux conceptions sont valables tant pour l'homme que pour la femme : rien à adapter aux exigences psychologiques et morales propres des deux sexes.

b. — *Les méditations sur le péché* présupposent de toute évidence une vie de péché chez le retraitant. Mais il ne s'agit pas de n'importe quel pécheur. Les débordements dont il s'agit peuvent s'expliquer par un tempérament non dominé, exaspéré ; jamais par une bassesse de caractère. Certains convertis contemporains illustrent fort bien l'hypothèse que suppose la première semaine. Les Exercices de cette semaine veulent assurer, affermir la prédominance de la noblesse d'âme, de l'élan supérieur sur l'instinct animal. Peut-on, avec quelque probabilité, supposer qu'il se trouverait des âmes féminines dans les mêmes conditions ? Incontestablement. La liberté d'allures, le style de vie de l'heure présente peuvent entraîner une jeune fille, une femme, d'ailleurs douée d'un caractère fort riche, dans des complications qui ont de fort regrettables conséquences. Sainte Marguerite de Cortone en est un exemple mémorable. Sa vie antérieure fut sans doute de péché ; mais on n'en peut faire une dévergondée. Chez elle aussi la noblesse spirituelle a pris le dessus, sous l'influence de la grâce. D'ailleurs on pourrait remonter jusqu'aux femmes de l'Évangile, que Notre-Seigneur a magnifiquement relevées. N'importe quelle créature frivole et sans profondeur n'est pas faite pour être bouleversée par la première semaine. Mais celle dont la richesse de tempérament a momentanément cédé à des entraînements déplorables, est précisément l'âme que vise cette étape des Exercices : elle doit et peut « reformare vitam », se refaire une autre vie.

c. — *La contemplation du Christ, conquérant le monde.* Il ne s'agit pas dans cet exercice d'exciter un enthousiasme sentimental, s'exprimant par des chants : « Il faut qu'Il règne... » ni par un hommage de fleurs... ou un cortège de fin de congrès. Il s'agit de faire admettre les conditions « sine qua non » d'un entier dévouement au service de Jésus, qui veut « conquérir l'univers ». A certains il paraîtrait que cette idée est trop « guerrière »... Elle inclut « l'invasion » du monde... Et la femme est faite, dit-on, pour le foyer... la religieuse, pour le cloître. Cela n'aurait pas de sens de leur faire voir un horizon aussi vaste que celui que déploie la contemplation du Règne. C'est pourquoi, on a imaginé de remplacer le « militarisme » du Règne, par l'« intimisme » des épousailles par exemple avec le Christ « Sponsus animae ». Naturellement il ne peut être ques-

tion de mettre en doute la légitimité de cette conception, parfaitement scripturaire... ni non plus de prétendre que tous les tempéraments féminins ne soient pas susceptibles d'aussi vastes perspectives. Mais nous ferons d'abord remarquer que la conquête dont il est question n'est pas exclusivement géographique (que saint Ignace ait été suggestionné par le fait de l'expansion espagnole dans le monde à son époque, paraît très probable, et ce qu'il nous a confié, ailleurs, de ses premiers rêves d'avenir, nous montre qu'il espérait bien jouer un rôle spirituel dans cette politique). Mais la conquête visée ici est surnaturelle avant tout.

Nous l'avons déjà souligné : l'influence de la femme et la sphère où elle s'exerce de nos jours est singulièrement vaste. Dans les domaines économique, social et politique, en Europe comme dans les régions d'outre-mer : la femme n'est plus du tout en état de complète infériorité. Ne discute-t-on pas même de son rôle à l'armée ? Si telle est l'importance du « *devotus sexus* », il ne peut plus être rangé d'emblée dans la catégorie des sujets « étroits et de peu de capacité naturelle, dont on ne peut espérer beaucoup de fruits... » mais dans celle de ceux « qu'on peut exercer avec plus de profit » (Ann. 18°).

En outre, à ces très nombreuses chrétiennes qui sont dans la pleine activité — civile ou religieuse — il importe de donner une ampleur spirituelle vraiment « catholique », et d'empêcher qu'elles ne deviennent « étroites » et casanières. Elles ont la tentation, spécifiquement féminine, de tout rétrécir à la mesure personnelle ou à la dimension de leur occupation présente. Il faut leur apprendre à voir au large et au loin comme le Christ, même dans leur foyer. N'est-ce pas cette vision-là, qui y créera l'atmosphère où les vocations de servir l'Eglise du Christ pourront naître et mûrir ?

Que si l'on tient, malgré tout, à substituer la conception du « *Sponsus animae* » à celle du Roi-conquérant, pour rester cependant dans l'esprit apostolique propre aux Exercices, que l'on présente alors l'Époux comme Seigneur (cette notion du « *Dominus* » est capitale : c'est l'épithète ignatienne ordinaire pour Dieu ou Jésus). On évitera ainsi de trop appuyer sur la relation « Lui et Moi » qui devient si facilement fade et sentimentale. Que l'idée « d'épouser » ait le sens de ce qu'on appelle : épouser les sentiments, les élans, les projets, les idées, l'idéal, la vie, même douloureuse, la « passion » pour la gloire de Dieu et le salut du monde. « L'Épouse de l'Agneau » nourrira sa vie intérieure de cette conception, en même temps qu'elle la réalisera à l'extérieur par un dévouement concret total à ses intérêts.

4. *Les grandes pièces maîtresses : Les Etendards; les trois classes d'hommes; les trois modes d'humilité.*

Je ne reviens plus sur l'opportunité de faire méditer les femmes « dont on espère plus de fruits » sur les subtiles tentations par les-

quelles l'esprit du mal essaie d'anéantir une volonté sincère de servir Dieu.

Pour qui connaît les âmes : la méditation des Binaires peut aussi bien s'intituler « Les 3 classes de femmes ».

a. Les « emballées » pour lesquelles l'enthousiasme sentimental, éclatant en applaudissements et ovations, épuise toutes les possibilités.

b. Celles qui arrangent tout par compromis (il y a des « directeurs spirituels » qui les y poussent parfois). Une vocation religieuse est écartée au profit du « mariage chrétien » — « état sacramentel ! »... — des Œuvres diverses où l'on se « dévouera »... et finalement, la décision de faire de l'A.C. n'est qu'une subtile manière de refuser à Dieu ce qu'Il demande...

c. Celles enfin qui sont « radicales » et sincères, refusant les prétextes, les demi-mesures.

A propos des trois modes d'humilités, qui ne proposent pas un choix final, mais offrent un moyen de détecter précisément les âmes radicales pour qui la ligne de conduite n'est pas tracée par le péché mortel ou le péché véniel à éviter, mais par la volonté d'être et d'agir en tout comme le Christ, surtout le Christ « peineux, douloureux », on peut se demander s'il n'est pas plus facile à un âme féminine de se décider à ce 3^e mode, vu la tendance instinctive de la vraie femme, à prendre le parti de la faiblesse, de la souffrance, le parti de la victime, à partager toute la vie de l'Autre surtout, quand il est Homme de douleurs!...

5. *Les trois « Semaines ».*

Toutes les méditations proposées ont pour but essentiel de cultiver le désintéressement total de soi, par « intéressement » absolu au Seigneur. On s'égare quelquefois en ne voyant dans les exercices sur la vie de Notre-Seigneur, qu'une sorte de miroir de la perfection chrétienne où se peuvent lire toutes les vertus dans leur perfection. L'erreur n'est pas mortelle; elle n'en constitue pas moins une déviation. Car ce qu'il faut obtenir par la contemplation de l'existence concrète du Christ, c'est une décision de plus en plus solide et de plus en plus motivée par le cœur, « qui a des raisons... » de vivre en pauvreté et humilité, c'est-à-dire en service entièrement gratuit, en service chevaleresque. Il est possible de donner à des chrétiennes retraitantes, en s'en tenant aux indications de saint Ignace lui-même, des méditations spécifiquement féminines : présenter Notre-Dame, comme le type le plus pur de ce désintéressement : faire contempler Elisabeth, Anne de la Purification, Madeleine, Marthe et Marie, la Femme aux parfums, Marie de Salomé et Marie de Jacques — toutes citées parmi les Mystères collationnés en appendice dans le Livre des Exercices. En particulier la méditation de la « Solitude de Notre-

Dame » depuis le vendredi saint ne serait-elle pas très réconfortante pour beaucoup de « solitudes féminines » ?

6. La « contemplatio ad Amorem ».

Vu le tact spirituel plus fin de la femme, ce point culminant des Exercices leur est parfaitement accessible ; la montée jusque-là, nécessaire. Toute la contemplation n'est-elle pas un exercice pour apprendre à ne pas rester à la surface des choses, mais à pénétrer de plus en plus jusqu'au cœur de tout être : jusqu'à son point d'interférence avec Dieu ?

La contemplation habituée à trouver Dieu, dans les choses au milieu desquelles on vit, qui risquent de captiver, d'entraver et de n'être plus ainsi des voies et moyens de servir Dieu. Elle fera son office auprès des femmes, des chrétiennes, qui, dans la vie religieuse ou dans la vie du monde, peuvent aussi être fascinées par cette création. Moins utilitaires et rationalistes que les hommes, elles seront peut-être encore plus aidées que ceux-ci par cette contemplation.

Nous pouvons conclure de cet examen que les Exercices sont praticables aussi bien par les femmes que par les hommes. L'autorité souveraine de l'Eglise a donc bien fait de sanctionner le dessein d'une congrégation religieuse, dont le but est de rendre accessibles aux chrétiennes les Exercices spirituels de saint Ignace. Mais il y a plus : car les religieuses du Cénacle doivent non seulement donner l'hospitalité au prédicateur et à ses ouailles : elles doivent elles-mêmes aider à pratiquer ces Exercices.

Dès le début, ce fut l'usage — qui s'imposait du reste — de laisser le prêtre exposer les méditations. Mais le P. Terme faisait déjà justement remarquer que l'idéal n'est pas l'auditoire nombreux, auquel on ne peut adresser que des discours d'allure générale. « Particulariser » est un des traits marquants et soulignés par saint Ignace : « magis particulariter ». S'il s'agit de s'adresser en particulier, continuellement, en matière intime, ... à une femme, il est clair que cela doit se faire par une autre femme, à la condition que celle-ci soit compétente. C'est un point capital et difficile.

Il y a des directeurs de retraites communes qui ne permettraient même pas à d'autres prêtres de faire ainsi des directions particulières pendant les exercices qu'ils prêchent... encore moins à des religieuses!...

Je viens de passer quelques jours dans une maison de retraite hollandaise. L'usage est, là-bas, que trois ou quatre pères visitent les retraitsants — étudiants et ouvriers — dans leur cellule pendant les temps libres. Tout le monde est d'accord pour se féliciter de ce système. Il suppose simplement un prédicateur, qui ne s'estime pas l'unique envoyé de Dieu, seul capable de dire tout ce qu'il faut ; qui ne

réclame pas le monopole de la direction. Il suppose seulement le travail en équipe, inspiré par la parole du Maître : « Où il y en aura deux ou trois réunis en mon nom : je serai au milieu d'eux ! ».

Aux religieuses destinées à aider ainsi les âmes qui cherchent Dieu dans la retraite, il sera nécessaire de bien connaître les Exercices par pratique personnelle et par étude continue ; mais aussi de bien connaître l'âme féminine et la vie féminine afin de pouvoir s'adapter à toutes les conditions spirituelles. On ne leur demandera somme toute pas plus que ce que l'on demande à toute éducatrice : d'avoir une intelligence aussi pénétrante que possible de chacune des chrétiennes qui les approchent pour entendre les paroles qui font vivre. Ce travail en équipe pour la retraite demande évidemment beaucoup de tact, mais est peut-être la seule manière de faire que la retraite soit une réflexion vraiment personnelle, un contact avec Dieu. Trop souvent, elle dégénère en journées « d'études » avec parlottes et discussions, pour se terminer le soir par un feu de camp ! Vu l'incapacité de beaucoup de contemporains à penser seuls, c'est-à-dire à penser tout court, cela peut être une façon « d'occuper » les retraitants et de canaliser leur turbulence : mais ce n'est certes pas un moyen de doter les catholiques d'une vie intérieure, d'un « contenu » solide qui puisse résister aux pressions du dehors. « Magis particulariter » reste une exigence irremplaçable.

Mais ce travail d'équipe suppose un milieu adapté. Seule une maison de retraite est ce milieu. L'épiscopat, en certains pays, interdit toute retraite en dehors des maisons construites pour les donner, ayant un règlement et des habitudes fermes, dont on ne se départit pas. Dans une grande ville comme Bruxelles par exemple que de pseudo-retraites ne voit-on pas annoncer en un an ! Les dames et jeunes filles qui ont du loisir, ou des « obligations », courent prendre un morceau de l'une ou de l'autre, se précipitent pour entendre « une fois » une « célébrité ». Hélas ! les souvenirs gardés de soi-disant retraites « d'anciennes élèves » dans les pensionnats ne permet pas un jugement beaucoup plus favorable.

La retraite est une « retraite » : « on se retire, on s'isole ; en changeant de demeure, choisissant une autre maison... où l'on soit le plus à l'écart possible... une solitude de ce genre procurera trois avantages principaux... Le premier est cette séparation d'avec tous ses amis et connaissances... et l'éloignement de toute affaire qui ne serait pas bien ordonnée au but de servir et louer Dieu Notre-Seigneur. Le second est que l'homme, dans cet isolement, n'a point l'esprit partagé entre plusieurs objets... Le troisième est que plus notre âme se trouve seule et séparée, plus elle se rend capable d'approcher tout près de son Créateur et Seigneur » (Ann. 20^e).

La fondation du Cénacle est donc une œuvre magnifique dont il faut bénir Dieu et ses instruments, le P. Terme et la Mère Couderc.

III. LA SAINTETÉ DE LA MÈRE COUDERC ET LES EXERCICES

Du reste, la sainteté de la nouvelle bienheureuse est une merveilleuse confirmation du but de sa fondation. Elle voulait sanctifier les âmes par les Exercices. Ceux-ci l'ont d'abord sanctifiée elle-même et sa vie est comme le commentaire en action du texte ignatien : un « Working Model ».

Reprenons la suite des méditations : nous mettrons en marge les paroles et les actes de la Mère Thérèse.

1. *Le Fondement* : Le but et l'unique souci de la vie doit être le triomphe de Dieu ; le reste est indifférent : « Je n'ai qu'un désir : que Dieu soit glorifié, et qu'il le soit par notre petite congrégation ». Il est facile d'écrire une chose aussi simple ; il est héroïque d'en faire exactement le contenu de sa vie. La Mère Couderc était fondatrice et première Supérieure générale ; on l'a démise rudement. Elle n'a pas « désiré » rester en charge, ni rentrer en charge (elle en eut l'occasion... l'occasion d'une revanche). Elle n'a pas même désiré rester religieuse choriste. Elle n'a pas désiré donner les retraites (elle qui mieux que toutes les autres les comprenait). En grande sérénité, pendant une longue vie, qui fut une longue humiliation, une longue maladie, elle a pratiqué la véritable indifférence fondamentale, n'ayant d'intérêt que pour la gloire de Dieu procurée par le Cénacle : « Pourvu que cela aille, le reste lui était égal » (Déposition de la S. Pinson aux deux procès).

2. *La première semaine* doit donner le sens du péché, le sens de la sainteté de Dieu, le sens de sa miséricorde. La Mère Thérèse fit une confession générale qui prit plusieurs mois, non par scrupule, mais parce que, chaque semaine, elle s'examinait sur un commandement. Qui ne reconnaît la première manière de prier ? Cette vue du péché ne la repliait pas sur elle-même : « Plus l'âme voit sa misère et imperfection, plus son désir augmente de pouvoir s'identifier à la sainteté infinie... Je ne puis considérer autre chose : la sainteté de Dieu. Je ne puis que répéter : Jésus ayez pitié de moi... » (cfr 2^e Exerc. 1^{re} sem. 4^e point)... « J'ai vu comme Dieu est bon pour moi... Dans toutes les grandes vérités, même le péché et ses châtiments ». C'est bien le colloque suggéré à la fin de la 1^{re}, 2^e et 5^e méditations de la 1^{re} semaine. « Le péché nous a réduits à cette triste condition de ne plus pouvoir rendre à Dieu l'hommage que nous Lui devons ». N'est-ce pas la signification vraie de la méditation sur les trois péchés ?

3. *L'appel du divin Conquérant* attend comme réponse un total engagement, une acceptation délibérée, mieux encore : un désir joyeux des risques et du renoncement, pour être certain d'un pur service. Un dimanche 26 juin : voici que la Mère Thérèse entend les cloches de la ville appelant à la messe... Une idée angoissante lui survient —

et à combien d'autres ? — pourquoi le monde après tant de siècles de messes quotidiennes n'est-il pas sauvé ? Elle comprend : le sacrifice est suffisant... L'acceptation en fait défaut ! On ne se livre pas à Dieu... « Qu'est-ce que se livrer ? »

Avant de continuer à citer la Mère Thérèse, relisons les Exercices : « Ceux qui ont du jugement et de la raison, s'offriront tout entiers au travail. Ceux qui voudront montrer plus de cœur et se signaler au service de leur Roi éternel et universel Seigneur, non seulement s'offriront tout entiers au travail, mais encore, prenant l'offensive contre leur propre sensualité et contre leur amour charnel et mondain, feront des offres d'une plus grande valeur et d'un plus grand poids ». Ainsi parle saint Ignace.

Écoutons la Mère Couderc, fidèle mais personnel écho : « Se livrer, c'est plus que se dévouer, se donner, s'abandonner. C'est mourir à tout et à soi-même ; ne s'occuper du moi que pour le tourner à Dieu ; ne plus se chercher en rien, ni pour le spirituel ni pour le temporel ; ne plus chercher de satisfaction propre, mais uniquement le bon plaisir divin. C'est se détacher et ne tenir à rien, ni aux personnes, ni aux choses, ni aux temps, ni aux biens : accepter tout, se soumettre à tout... ».

4. *La méditation des deux Etendards* : La Mère Couderc l'a vécue. Elle a été incontestablement la victime de la subtile tentation d'assurer les finances de la congrégation naissante. Qu'on lise dans sa vie le début de ses humiliations et de sa mise à l'écart. Pour bâtir il fallait de l'argent : on compta sur deux recrues qui successivement supplantèrent la sainte fondatrice, et qui, l'une après l'autre, faillirent conduire la jeune institution à la catastrophe. Pour faire son œuvre, le Sauveur compte sur la pauvreté et l'humilité.

Ce n'est pas facile de se ranger à cet avis divin. Les âmes se partagent en trois catégories à ce sujet. La Mère Thérèse fut résolument de la troisième, celle du radicalisme par amour. « Vers la fin de 1837, écrivait-elle plus tard à sa Supérieure générale, plusieurs d'entre nous (il semble bien qu'il y ait ici un pluriel de modestie...) s'étaient offertes à ne rester dans la maison qu'en qualité de sœurs coadjutrices, déclarant qu'elles seraient heureuses d'aider à ce prix celles qui se montreraient dévouées au secours de la congrégation ». Avec une telle disposition d'âme, il n'est pas étonnant que la vie de la Mère Couderc fut un continuel exercice du troisième mode d'humilité, dont on comprend la très grande valeur, précisément à la lumière de son existence humiliée.

5. *Le troisième mode d'humilité*. Pour introduire ce qu'il nous faut raconter à ce sujet, rien ne vaut le témoignage de la Mère Lautier. « Sa fidèle servante fut jugée incapable, parce que moins favorisée de la science et autres dons naturels (elle était une paysanne ardéchoise et l'était restée dans son parler et ses manières). Tenue pour

telle au dedans et au dehors, elle eut de quoi satisfaire sa soif d'humiliations et de mépris qui dévorait son âme embrasée de l'amour divin ».

L'humilité, pour saint Ignace, n'est pas l'écrasement sous l'avanie, un consentement effondré à l'insuffisance, une culture du complexe d'infériorité, avec comme compensation à la médiocrité réelle une supériorité « mystique » dans les « mérites et dans la gloire future » ! — somme toute : un repliement sur soi-même.

Considérons ce cas concret d'humilité supérieure authentique et féconde que constitue la Bienheureuse Couderc. Pour une prétendue incapacité d'administration financière, on la soumet à une Mademoiselle Marcende; on la relègue bientôt complètement au profit d'une veuve riche et noble, *Madame de Lavilleurnoy*, dont on attend merveille, — et qu'il faut destituer après onze mois de bévues !... — On se moque de la « paysanne »... Mais quand de nouvelles élections se présentent, c'est la Mère Thérèse qui assure le succès de la Mère Contenet. Elle consent délibérément et sereinement à être écartée. Aucun mot, aucune attitude de révolte contre quiconque. Elle sait bien que sa relégation est l'œuvre des PP. Renault et Fouillet. Elle se refuse à voir en eux autre chose que leur dévouement sincère au Cénacle naissant. Ce n'est pas qu'elle ne se rende pas compte du déni de justice, cruel mais inconscient, dont elle est victime. Elle écrira plus tard : « Dieu permet les erreurs des saints pour leur sanctification ».

Le tragique de son acceptation calme, c'est qu'elle assiste à la destruction de l'œuvre qu'elle sait être de Dieu, à laquelle elle a donné tout son avoir et toute sa vie. On écrira plus tard de l'expérience Villeurnoy, « qu'il a fallu quinze ans pour réparer les désastres accumulés en onze mois ». Thérèse, elle, dira : « Ce moment pénible entraine dans les desseins de la Providence, lesquels sont souvent inconnus aux hommes. Aussi doivent-ils être adorés, et, sans chercher à les scruter, on doit s'y soumettre... C'est ainsi qu'il fut fait ! » Voilà le fait de son humilité, qui est attitude sereine sous l'humiliation. Quel est son secret ? L'amour ardent pour la volonté de Dieu. Mais la volonté de Dieu, pour Thérèse, ce n'était pas l'humiliation tout court : les dénis de justice, les erreurs et les fautes des autres. La volonté de Dieu, c'était le Cénacle, la communauté religieuse nouvelle qu'il fallait, coûte que coûte, établir pour sa plus grande gloire et le salut plus assuré des âmes. Son humilité est essentiellement obéissance et obéissance aveugle. On ne rend justice à la Bienheureuse qu'en la comprenant ainsi.

Toute communauté honnête est conforme à la loi divine qui préside à l'existence humaine; et dans le cas des communautés religieuses, cette conformité est parfaitement claire : l'autorité surnaturelle leur a donné leur véritable existence. Or toute communauté comporte

essentiellement un commandement et ne peut subsister que dans la soumission au chef. Celui-ci — dès qu'il est légitime — représente une présence active de Dieu, conduisant cette société humaine, vers son but surnaturel. Obéir sera toujours un acte de foi en la conduite divine, même quand on ne comprend pas bien les chemins par où Dieu mène.

Cette obéissance sera pareillement un acte d'espérance théologique, surtout quand cette obéissance est aveugle. Remarquons que cette « nuit obscure » ne signifie pas qu'on ne sait plus rien. On sait très bien une chose : Dieu mène au but ; bien qu'on ne reconnaisse d'aucune façon la route que l'on suit pour l'instant, on compte fermement sur Lui, et on sait qu'on aboutira. La sérénité douloureuse n'est à aucun moment un désespoir auquel on se résigne, mais une « spes contra spem ». Dieu dira le dernier mot, et celui-ci sera parfait. Mais cette obéissance doit être aussi une charité, un amour. De Dieu d'abord : c'est clair. Mais aussi du prochain, et c'est encore très clair dans le cas de la Mère Thérèse.

Dans une communauté, l'obéissance est une insertion dans le corps, qui se fait au prix d'un renoncement à tout personnelisme égoïste, d'une soumission parfaite aux conditions d'existence et d'activité du Corps dont on a choisi d'être membre. « Pourvu que cela aille : le reste m'est égal ». Cette charité vis-à-vis du prochain très réel qu'est la communauté dans laquelle on vit, peut atteindre l'héroïsme, c'est-à-dire le renoncement total à soi-même. Du coup, c'est la perfection de la charité chrétienne : sacrifice entier de soi à Dieu, dans sa volonté concrètement réalisée par une communauté religieuse.

L'humilité de la Mère Thérèse est là, tout entière. Elle est obéissance sans barguigner aux Pères conseillers, à l'évêque, aux préposées du Cénacle. L'autorité la relègue, la fondatrice peut tout juste ratisser les plates-bandes ! — Peu importe : la continuité dans l'existence de la Congrégation est à ce prix : Mère Thérèse le paie. Humiliée, anéantie comme le Sauveur... avec le Sauveur... pour le Sauveur. C'est bien l'authentique troisième mode d'humilité des Exercices.

6. *Les méditations de la vie du Sauveur.* Je n'ai pas trouvé beaucoup de réflexions de la Bienheureuse sur les mystères de la vie apostolique de Jésus. Mais voyez quel son ignatien ne rend pas ce témoignage sur son comportement la veille de Noël. « Elle s'identifiait si parfaitement avec les deux saints voyageurs se rendant à Bethléem, allant de porte en porte avec eux, qu'à la fin de cette journée de labeurs, elle disait qu'il était bien temps que les joies de la Nativité vinssent dès minuit la dédommager avec les saints personnages... ».

Comparons avec les indications du Livre des Exercices : « Je me tiendrai là, comme un petit pauvre et comme un indigne serviteur, les regardant, contemplant et servant dans leurs nécessités, comme si

j'étais présent... avec tout le dévouement et la révérence possible ».

Ce qui paraît avoir été l'objet presque exclusif de la contemplation de Mère Thérèse, c'est la Passion du Sauveur et tout à fait dans l'esprit de saint Ignace, qui ne veut pas seulement émouvoir sensiblement devant la souffrance du divin Crucifié, mais la faire comprendre comme suite du péché, comme amoureuse expiation du péché par le Sauveur; montrer dans le péché une raison nouvelle d'accepter la souffrance en union avec le Christ douloureux. Le 2^e exercice suggère de demander avec instance « les larmes et une peine intime de la peine si grande que Jésus-Christ a ressentie pour moi »...

La Bienheureuse a été exaucée. Dans sa déposition au procès, la Mère Lautier témoigne : « En février 1878, j'appris que depuis 1869 elle était habituellement unie à Jésus souffrant au jardin des Olives. Les douleurs du Saint-Père et de l'Eglise, les maux causés par les sectes antichrétiennes, les péchés des hommes, tout cela était sans cesse devant les yeux intérieurs de son âme. Elle sentit la colère de Dieu, le poids et l'horreur de tous les péchés des hommes, comme si elle-même eût été coupable. Je l'entendais souvent pleurer... sangloter... Elle voyait Jésus à l'agonie, cherchant parmi les siens quelqu'un qui compatit à sa douleur — et les trouvant tous endormis... Elle voyait les causes de l'agonie, dans tous les temps, particulièrement dans notre temps; tous les péchés des hommes, tous les périls où les âmes, innocentes encore, allaient tomber... Elle sentait le combat qui se livrait dans le Cœur de Jésus entre son amour pour le Père et pour nous et son horreur du péché. »

La Mère Gréterin l'interrogea un jour sur ses sanglots : « Pourquoi pleurez-vous ? — Il a tant souffert ! » Exemple parfait; réalisation idéale de l'état d'âme voulu par saint Ignace ! Et en cela rien d'hystérique ni même de sentimental. Elle se tient, dans le coin obscur où on l'a reléguée, parfaitement en contact avec le monde, le monde de péché : non pour le maudire, mais pour s'identifier avec lui et pleurer et espérer comme a fait le Christ, Sauveur par cela même...

7. *La contemplation pour obtenir l'amour.* Nous avons d'elle-même un témoignage très éclairant. « Pendant mon action de grâce, je fis quelques réflexions sur la bonté de Dieu... cette bonté infinie, incréée, source de toutes les bontés, sans laquelle il n'y aurait aucune bonté ni dans les hommes, ni dans les autres créatures... Je vis écrit, en lettres d'or, ce mot de Bonté sur toutes les créatures... toutes portaient ce nom... Je le voyais même sur la chaise qui me servait de prie-Dieu. Je compris alors que tout ce que ces créatures ont de bon... tous les services et secours que nous recevons de chacune d'elles est un bienfait que nous devons à la bonté de notre Dieu, qui leur a communiqué quelque chose de sa bonté infinie afin que nous la rencontrions en tout et partout ».

C'est exactement décrire ce que saint Ignace veut que l'on obtienne par cette méditation. D'une manière plus brève, la bienheureuse s'est un jour expliquée autrement : « Qu'est-ce que le goût de Dieu ? — Le goût de Dieu : c'est ce que l'on peut expérimenter, quand le bon Dieu veut nous en favoriser, mais cela ne peut s'expliquer : c'est un doux sentiment de la *présence de Dieu et de son amour*... : « Da mihi amorem tuum et gratiam : et hoc mihi sufficit ! »

On peut donc ainsi illustrer les Exercices spirituels de citations de la Mère Couderc et d'exemples tirés de sa vie. Elle est bien fille des Exercices spirituels : elle fonde la Retraite du Cénacle pour qu'on y donne les Exercices... mais fut empêchée de les donner après les premiers essais !... « Elle n'était pas assez savante... cultivée... lettrée ». Cependant elle les a faits en perfection, en retirant exactement le profit spirituel qu'ils prétendent donner.

Pourquoi Dieu permit-il qu'on empêchât cette experte extraordinaire de les organiser ?

Dieu a ses raisons : mais on peut les deviner. Il importe surtout de *vivre* les Exercices, non pas tant de les donner. De la Mère Thérèse on pourrait dire « *Optimam partem elegit* »... Cette leçon est valable pour tous ceux qui doivent les faire faire aux autres... et dont on doit pouvoir répéter : « *Coeplit facere... et docere...* ».

Autre chose. Pour la Bienheureuse, les Exercices ont été une introduction à la vie mystique, mais une vie en interférence parfaite avec le temps où elle vivait. Trop d'actifs de notre temps manquent de vie mystique c'est-à-dire de véritable amour de Dieu et de véritable affection pour les hommes. La vie de la Mère Couderc est une précieuse leçon... L'homme d'action vigoureux et entreprenant qu'était saint Ignace fait demander, comme une grâce de choix, le don des larmes : cfr la 3^e semaine. Y a-t-il assez de « convertisseurs » qui sont vraiment navrés de l'offense faite à Dieu, pour le plus grand malheur des hommes ?... et dont cette douleur constitue le moteur de leur apostolat ?

Et encore. Les Exercices spirituels authentiques ne sont pas le fait de la masse, mais de l'individu : ne vont-ils pas ainsi cultiver l'égoïsme spirituel ? Au contraire : les Exercices servent grandement la communauté, puisqu'ils visent à y insérer des personnalités décidées à fouler aux pieds toutes les formes de l'égoïsme, à être totalement, héroïquement désintéressés. Et c'est de types humains pareils dont on a le plus pressant besoin. De tout cela, la Bienheureuse Thérèse Couderc est la démonstration parfaite : c'est ce que sa béatification veut dire. La glorification des saints vient toujours à son heure. A nous d'en saisir toute la portée.